

*Philippe Bagarry*

## **Négation ou dénégalion.**<sup>1</sup>

Un exemple clinique est à première vue habituel et simple. Il s'agit d'un enfant Fabrice B. que j'ai suivi, au Placement Familial où je travaille, de 1988 à 1998. Déjà suivi en thérapie par mon prédécesseur il m'avait été présenté comme psychose infantile avec effondrement de l'imaginaire et impossibilité pour lui de se construire un moi et de s'inscrire dans une identification quelconque.

Cet enfant fut placé à l'âge de 8 ans pour mauvais traitements de la part de sa mère alcoolique et des deux frères de la mère (Patrick et Roger) vivant sous le même toit. Le père R. William B., ayant épousé la mère en 1973 et vivant avec la fratrie, disparaît de la maison en 1975, après la naissance de Fabrice. Truand notoire, très souvent emprisonné, il est impossible à retrouver et ne verra son fils qu'une fois en 1977. Lui-même est un fils adopté, ne connaissant que les noms de son père, de sa mère et des parents adoptifs, lesquels noms sont tous inscrits sur la fiche d'état civil.

Si les relations incestueuses de la mère et des frères sont patentes, elle ont aussi été supposées entre les frères de la mère et Fabrice. Peut-être aussi entre la mère de Fabrice et Fabrice lui-même.

Actuellement je continue à suivre à mon cabinet privé, Fabrice qui, devenu adulte, travaille dans un CAT et loge dans un foyer de jeunes travailleurs. Il est venu me voir à la suite de l'incarcération du frère (Patrick) de la mère pour meurtre de son amie avec qui il est parti quand Fabrice avait 8 ans en 1981. C'est en fait ce qui à l'époque avait justifié le placement en urgence de Fabrice. La mère et l'autre frère Roger étant incapables d'assumer cet enfant.

Une séance donc se caractérise par l'exclamation de Fabrice "ce n'est pas moi". Il pousse cette exclamation alors qu'il dessine un bébé dans le lit de sa mère ou plutôt dans le corps de la mère comme il l'a très bien fait auparavant, souvent d'ailleurs avec les deux frères de la mère, mis en

---

<sup>1</sup> Exposé fait au cours d'une après-midi clinique de l'E.P.S.F. sur la psychanalyse avec les enfants en décembre 1998.

continuité avec lui <sup>2</sup>. C'est dans le transfert avec le thérapeute qu'a pu émerger cette phrase "ce n'est pas moi" ; c'est repérable dans la figure d'un papa à lunettes et dans le fait que mon nom apparaisse intriqué au sien (en particulier la lettre B de son nom et celle de mon nom).

Cette dénégation "ce n'est pas moi" reprise immédiatement dans une séance de contrôle va permettre effectivement à cet enfant de se dégager de la confusion où il se trouvait dans le registre des identifications ; elle précisera un certain nombre d'interdits. Elle créera véritablement le mythe œdipien en lui permettant d'écrire son nom correctement. Elle permet de dessiner surtout la place du manque, du rien, dans une série d'objets et de cases pleines et vides <sup>3</sup>. Enfin, elle rendra possible d'ordonner à partir de l'introduction du signifiant du manque (Phallus symbolique) un monde d'objets, c'est-à-dire un univers du discours qui ne se limite plus aux objets antérieurs, toujours les mêmes : pénis, sein, étron, bouche, yeux, fantôme, mort. Le père imaginaire, sous la forme de Père Noël, et sous celle de la figure de Dieu, se mettra enfin en place <sup>4</sup>.

Que cette dénégation survienne prouve peut-être a contrario que cet enfant n'était pas psychotique et qu'il n'y avait pas pour lui forclusion du signifiant du Nom-du-père, qui, comme pure place vide, permet aux éléments de la chaîne signifiante de se déplacer, de se connecter, de s'articuler. Par contre il persiste une forclusion partielle portant sur le signifiant de la castration maternelle, laquelle castration est toujours irreprésentable ; la mère comme la fille sont toujours comme lui, pourvues d'un pénis <sup>5</sup>. Enfin dans un des derniers dessins il va se représenter dans un lit seul "c'est moi dit-il", face aux deux parents, après m'avoir parlé de l'accouchement, de la naissance et de la satisfaction des parents <sup>6</sup>.

Ce terme *die Verneinung* signifie en français deux choses : la négation grammaticale propre à la logique du fait de penser et la dénégation comme phénomène psychologique. Dans son article "La Dénégation"<sup>7</sup>, Freud commence d'emblée par un exemple clinique :

---

<sup>2</sup> Dessin n° 1 : "ce n'est pas moi".

<sup>3</sup> Dessin n° 2 : Interdits.

<sup>4</sup> Dessin n° 3 : Père imaginaire, Dieu.

<sup>5</sup> Dessin n° 4 : Le nom brille.

<sup>6</sup> Dessin n° 5 : "C'est moi".

<sup>7</sup> S. Freud, "La Dénégation", Supplément gratuit au n° 7 de la revue "l'Unebêvue", EPEL, 1995/1996.

"Vous vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve : « Ce n'est pas ma mère », nous rectifions : « donc c'est ma mère ». Ainsi un contenu de représentation ou de pensée peut donc se frayer un passage jusqu'à la conscience à condition de se faire nier. La dénégation est une façon de prendre connaissance du refoulé elle est à proprement parler déjà une levée du refoulement mais certainement pas une acceptation du refoulé. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle du refoulé tandis qu'en ce qui concerne le refoulement l'essentiel continue d'exister, à savoir que le contenu de la représentation ne parvient pas à la conscience."

Vient ensuite cette phrase : "On voit ici comment la fonction intellectuelle se sépare du processus affectif."

1) L'affectif n'est pas à entendre du côté de l'affect, du vécu, dit Lacan, mais bien de ce qui résulte de cette première symbolisation primordiale dont je parle à propos de jugement d'attribution, à savoir, la séparation-crédation entre symbolique et réel à partir de l'inscription des *Wahrnehmungszeichen* (perceptions signes) où il situe le champ des signifiants premiers<sup>8</sup>.

2) L'intellectuel : c'est la structuration du discours qui résulte de cette première symbolisation mais qui reste dans la méconnaissance totale justement du fait de la dénégation.

Dénier est à situer dans le champ du préconscient ; c'est s'affranchir du premier temps primordial des *Wahrnehmungszeichen*, soit des signifiants précédant l'inscription dans l'inconscient et qui s'y traduisent sous la forme de représentations de choses ordonnées selon une relation causale. Que cette première dénégation "ce n'est pas moi" soit ensuite à nouveau niée en un "c'est moi" et nous voilà conduit, avec Hegel (nous dit Jean Hyppolite), dans le champ du discours, dans le champ de la pensée entièrement structurée autour d'une "négation qui se nie elle-même".

Dans son texte, Freud pose ensuite le jugement de condamnation qui consiste à nier un contenu de pensée ; le jugement est un substitut du refoulement "C'est son none (non et non "nom"). C'est son estampille, son certificat d'origine comme *made in Germany*, nous dit Freud.

En substance ce jugement doit aboutir à deux décisions, le jugement d'attribution et le jugement d'existence.

1) – Le jugement d'attribution, qui consiste à attribuer à une chose la propriété bonne ou mauvaise, se traduit en langage pulsionnel en "ça je

---

<sup>8</sup> J. Lacan, "Réponse au commentaire de Jean Hyppolite, *Écrits*, Le Seuil, 1966.

veux l'introduire en moi" et ça "je veux l'exclure de moi". C'est ce que dit Freud en ajoutant : le mauvais, l'étranger en moi, ce qui se trouve au dehors lui est tout d'abord identique (et non pas "est pour lui d'abord identique").

J. Hyppolite dans son commentaire va tirer les choses entièrement du côté de l'expulsion première, précédant l'introjection. Sous la domination du principe de plaisir, dit-il, il faut qu'il y ait d'abord *Ausstoßung*, expulsion, pour qu'ensuite il y ait *Bejahung*, introjection. Il s'appuie sur deux termes allemands qu'utilise Freud. L'un est *Ersatz*, l'autre *Nachfolge* tous deux traduits par substitut. L'affirmation est l'*Ersatz* de la *Vereinigung* (de l'unification) et la négation la *Nachfolge* de l'expulsion (exactement de la pulsion de destruction). Il s'agit bien sûr d'un temps mythique mais Jean Hyppolite insiste sur cette *Nachfolge*, cet après-coup de l'expulsion, de la destruction pour admettre ensuite l'unification (eros). Pour lui cette expulsion par après-coup explique la négation comme symbole nécessaire au jugement. C'est la création du symbole de la négation qui explique la fonction du jugement. Jean Hyppolite tient compte du fait que Freud ne dit pas que le jugement s'appuie sur l'affirmation, et qu'ensuite Freud va parler, tout de suite après, du négativisme des sujets psychotiques qui relève de cette tendance à la destruction, séparée, coupée des composantes libidinales situées du côté de la *Bejahung*, de l'unification, de l'eros, de la pulsion de vie. On pourrait croire que se situe déjà là ce qui sera la pulsion de mort, d'autant que Lacan dans une note en bas de page, le souligne "en parlant de l'instinct de mort si présent et si éludé dans cet article de Freud"<sup>9</sup>. Or, dans "Au-delà du principe du plaisir", Freud note justement que la compulsion à la répétition de pulsion de mort n'obéit pas au principe de plaisir. Il y a donc problème.<sup>10</sup>

Il semble que J. Hyppolite ait insisté sur ce temps premier de l'expulsion, de la destruction pour s'expliquer comment il est possible de passer ensuite au jugement de condamnation, puis à l'intelligence, à l'intellect, au moi conscient qui demeurera cependant toujours dans la méconnaissance de ce temps primordial mythique.<sup>11</sup> Il faudrait là, à ce

---

<sup>9</sup> J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 886.

<sup>10</sup> En fait, la destruction "trier" (la pulsion de destruction) est le résultat du jugement d'attribution. Mais il n'est pas identique à la compulsion de répétition (pulsion de mort) qui relève du jugement d'existence. Voir pulsion : répétition comme retrouvailles de la perception première.

<sup>11</sup> Au séminaire de Daniel Bartoli, à ce sujet, Thierry Longe démontrera comment c'est la logique même de la parole qui rend nécessaire de souligner les propriétés négatives d'une chose pour pouvoir affirmer son existence (exemple : "ceci n'est pas une pipe").

niveau primordial de l'introduction du réel hors-signifiant dont parle Lacan dans son commentaire, il faudrait là parler de *das Ding*. Dans *L'Esquisse*, Freud note l'existence de l'assemblage neurone a + neurone b, neurone a + neurone c, etc. Le neurone a va être à l'origine du perdu à jamais, *das Ding*, tandis que les neurones b, c, etc. seront à l'origine du prédicat de la Chose – soit ce qui est écrit comme trace dans les *Wahrnehmungszeichen* avant la représentation des mots de l'inconscient.

– Lacan reprend cela dans les "Quatre concepts" en notant que le *Ich* hypothétique de départ va se mirer dans l'objet de plaisir tandis qu'une partie reste inassimilable, irréductible ; c'est la place de *das Ding* qui est, à l'origine, isolé par le sujet dans son expérience du prochain comme étant de sa nature étranger<sup>12</sup> et c'est autour de ce *das Ding* mauvais, hostile, que va s'inscrire tout le monde de la représentation. Dans la "Réponse à J. Hyppolite", Lacan s'appuie sur ce commentaire pour dégager la *Verwerfung*, le rejet comme corrélat de cette expulsion, (dont l'effet est une abolition symbolique). C'est cette dernière *Austoßung aus dem Ich* qui constitue le réel en tant qu'il est le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation.

2) Le jugement d'existence concerne des représentations de choses de la perception primitive. Ce que le sujet voudra retrouver, c'est bien ces premières perceptions-signes et non l'objet qui y a correspondu auparavant<sup>13</sup>.

Or ce qui n'est apparu à ce propos c'est que le jugement d'existence est tout à fait assimilable à une négation première. Il affirme en effet l'existence de traces de perception qu'il s'agit de retrouver dit Freud (et non l'objet réel). Au fond, il s'agit comme une première négation nécessaire pour penser – 1 qu'il y a d'abord l'Autre (la mère) – 2 que toute perception implique d'abord cet Autre ; cela implique de poser un postulat de départ : on ne peut théoriser la perception que si on pose l'Autre, a priori comme constante de la perception – 3 qu'il faut que cet Autre disparaisse, s'efface pour que la place du manque soit repérée, localisée. (Si le manque vient à manquer, c'est l'angoisse, la folie).

---

De même les théories négativistes de l'existence de Dieu permettent d'affirmer ensuite son existence.

<sup>12</sup> J. Lacan, *Séminaire "L'Éthique"*, Seuil, p. 80.

<sup>13</sup> J. Lacan, "Réponse au commentaire de Jean Hyppolite, *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 885. C'est là que va s'introduire la répétition car il faut retrouver la première représentation de l'objet - d'où la compulsion à la répétition (pulsion de mort).

Quel meilleur moyen pour le sujet de situer l'Autre en place de manque que de dénier cet objet premier pour ne s'intéresser qu'aux traces de perception au point de vouloir les retrouver quasi hallucinatoirement dans le rêve ?

Il faut donc créer ce manque à tout prix :

1) Dans la névrose : Il y a donc le refoulement de ces traces dans un lieu psychique, lieu des perceptions-signes, lieu des signifiants, nous dit Lacan, précédant le lieu de l'inconscient qui nécessite une première traduction, une autre lecture de ces perceptions-signes. Il s'agit ensuite de rechercher ce premier objet perdu qui est ces traces même (et non l'objet réel, la mère, l'Autre). L'objet perdu n'a jamais été perdu au départ. Il faut "les traces de perception qu'on essaie de retrouver", dit Freud, pour que l'objet subsiste comme perdu et retrouvé.

2) Dans la psychose : ça va être différent. Il faut partir de l'urgence de traiter cette question du manque de traces (*Zeichen*). Les WZ sont éclatées en *Wahrnehmungen* (perceptions) et en *Zeichen* qui n'ont jamais été inscrites (*Zeichen* : traces), forcloses à jamais. Il ne reste que les W qui reviennent dans le réel. C'est l'hallucination de la voix. Tout le moi effondré sur lui-même va tenter de se constituer par le délire, par l'hallucination en un premier objet soit le moi pour le sujet psychosé<sup>14</sup>.

Au fond, ce délire qui est le moi lui-même, ce qui revient dans le réel sous forme hallucinatoire, ce à quoi le sujet croit et tient plus qu'à lui-même n'est-ce pas une tentative d'introduire une négation pour que l'Autre premier soit effacé, absent, manquant ? Le sujet psychotique n'est pas à entendre comme déficitaire mais au contraire comme lieu d'une construction permanente qui est une défense : face à l'Autre réel qui est lieu de la jouissance, responsable de cet *effroi* auquel est affronté en permanence le sujet psychosé.

Ainsi l'accomplissement de la fonction du jugement n'est rendu possible que par la création du symbole de la négation dit Freud à la fin de ce texte. Création d'un symbole qui permet au penser, au fait de penser, un premier signe d'indépendance par rapport aux conséquences du refoulement.

J. Lacan reprend cela<sup>15</sup> en notant que la propriété première du symbole est comme telle la connotation de l'absence et de la présence et il

---

<sup>14</sup> Cf. schéma L dans J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966.

<sup>15</sup> J. Lacan, *Séminaire III*, "Les structures freudiennes de l'inconscient", Seuil, p. 176.

relie la *Verneinung* primordiale à la première mise en signe (WZ) qu'il appelle le champ du signifiant primordial.

Au fond il faut un premier meurtre de la Chose pour que s'inscrivent des traces de perception. Un premier instinct de destruction va permettre la création de ce symbole de la négation qui, en dégageant le sujet des instincts d'attraction et de répulsion, va lui permettre une suspension de la pensée, une marge de la pensée permettant une apparition de l'être sous la forme de l'*être pas* qui comme le dit Jean Hyppolite rend seul possible quelque chose de l'ordre de l'utilisation de l'inconscient tout en maintenant le refoulement.